

L'Iran sous les Qâjar (1779-1925)

Yann Richard

Professeur à l'université Paris III- Sorbonne Nouvelle

Les Qâjar, dynastie d'origine tribale, régnèrent sur l'Iran de la fin du XVIII^e siècle à l'avènement de Rezâ Pahlavi. Quelles furent les caractéristiques et le fonctionnement de ce royaume, confronté depuis le XIX^e siècle aux ambitions territoriales des grandes puissances ? Pour répondre à ces questions, nous avons demandé à Yann Richard de nous retracer son histoire et les circonstances qui conduisirent à son effondrement, au lendemain de la première guerre mondiale.

Origines de la dynastie et prise du pouvoir

Les Qâjâr – nom voulant dire en turc « qui marche rapidement » – sont une tribu d'éleveurs nomades turcophones anciennement installés au nord de la Perse, dans la région d'Astarâbâd. Ils acquirent au service des Safavides (1501-1722) une importance militaire notable. Après la chute de cette dynastie, lors des guerres intérieures qui déchirèrent la Perse au XVIII^e siècle, les Qâjâr furent des alliés importants pour les princes qui cherchaient à établir leur domination sur le nord du pays. Âqâ Mohammad Khân, un prince né vers 1734, qui avait été émasculé dans son enfance par un ennemi pour le neutraliser, fut gardé comme otage à Chiraz par Karim Khân Zand, le *vakil*, qui utilisa ses conseils et son influence. Il s'échappa à la mort de son « protecteur » en 1779 et se rendit bientôt maître de tout le nord de la Perse jusqu'à Ispahan. Il fit de Téhéran, petite bourgade au pied de la montagne, sa capitale en 1786. C'est là qu'il se fit couronner dix ans plus tard, après avoir conquis la Géorgie. Lorsqu'il fut assassiné en 1797 – par deux esclaves condamnés à mort –, laissant le pouvoir à son neveu Fath-'Ali Shâh, l'Iran était redevenu une entité politique sur laquelle régnait une puissante dynastie.

Fragilité de sa légitimité

Les Safavides avaient revendiqué une prétendue descendance des Imams et avaient été en tout cas marqués dès leur origine par un soufisme chi'ite millénariste, dont ils tiraient un charisme particulier face aux prétentions d'autorité universelle du clergé chiite. En effet, dans cette famille de l'islam, aucun pouvoir dans ce bas monde n'a de légitimité, sinon conféré par le seul souverain légitime, l'Imam absent, dont les croyants attendent le retour. En contrepartie, les ulémas, en tant qu'interprètes de la volonté de l'imam et des traditions des imams précédents, sont plus que de simples prieurs de mosquée ou professeurs de religion ; ils sont les véritables héritiers de l'autorité prophétique temporelle et spirituelle.

Après la chute de Nader Shah, un conquérant turkmène qui domina la Perse de 1736 à 1747 et avait tenté de rétablir le sunnisme – ou du moins d'établir une égalité de droit entre sunnites et chiites –, la domination chiite sur le territoire iranien était revenue en force ; le seul moyen pour les Qajar de ne pas entrer en conflit avec le clergé était de lui manifester un grand respect. Dans certains cas, l'alliance du clergé et de la monarchie semblait consolider l'autorité de chacun. Mais plus tard, lorsque les ingérences étrangères et les liens de plus en plus contraignants de la

monarchie avec les Russes et les Anglais commençaient à faire douter de la solidarité entre le souverain et le peuple, le clergé a joué la carte des revendications populaires, qui firent voler en éclat le concept du pouvoir traditionnel. Il est difficile de parler de pouvoir absolu pour une monarchie liée par des traditions tribales et des règles religieuses. On peut cependant considérer qu'au début du XXe siècle, le grand gagnant de la dissension entre le pouvoir monarchique et le pouvoir religieux était bien le peuple iranien qui entrevit le rôle qu'il pouvait jouer dans une constitution parlementaire.

Style de gouvernement

En installant leur capitale à Téhéran, les rois Qâjâr gardaient un accès relativement proche à leur territoire traditionnel de la plaine Caspienne. S'ils craignaient le sud du pays, où les campagnes militaires de Âqâ Mohammad Khân avaient été particulièrement cruelles, ils voyageaient volontiers dans le nord, où ils partaient en expéditions militaires ou cynégétiques. L'été leur rappelait les coutumes de transhumance et ils n'étaient alors vraiment heureux que sous la tente. Le gouvernement se déplaçait généralement avec eux, un peu comme lorsque les rois de France passaient de château en château.

Les Qâjâr étaient turcophones : entre eux, à la cour, ils parlaient turc, même si la langue administrative et culturelle dominante était le persan. Certains principes de fiscalité – comme le nom des années fiscales – étaient hérités de l'administration mongole. La titulature revendiquait symboliquement l'héritage des anciens empereurs de la Perse antique – *Shâhanshah*, littéralement. « Roi des rois » – et celui d'une société islamique traditionnelle. Le roi était d'abord le protecteur de l'islam et des croyants. Son prestige s'étendait sur les territoires non dominés politiquement par son gouvernement, où vivaient des communautés chiïtes, comme au Liban, dans le sud de la Mésopotamie, à Bahreïn ou en Inde...

Les frontières du pouvoir n'ont jamais été clairement définies : les revenus des provinces étaient affermés à des gouverneurs qui achetaient souvent leur charge par des présents – *pishkesh* – et qui avaient toute liberté pour pressurer fiscalement les populations : ils gardaient le surplus, à charge de reverser au trésor royal les sommes convenues à l'avance. La justice était rendue, jusqu'aux premières réformes des années 1860, uniquement par des religieux, laissant au monarque le droit régalien de faire mettre à exécution ou non les condamnés à la peine capitale. Chaque gouverneur avait sa propre garde armée. Parfois des clercs puissants localement avaient leurs hommes armés.

Une sorte de conscription permettait de lever des troupes dans les villages, selon des barèmes fixés en fonction des répartitions fiscales. Les soldats restaient à la charge du village pendant la durée de leur service. En réalité ils se payaient fréquemment sur les populations chaque fois qu'avait lieu un mouvement de troupe. Malgré des efforts pour moderniser la formation militaire à l'imitation des réformes militaires ottomanes – notamment à l'aide d'instructeurs français dans les années 1830 – les forces armées de l'État Qâjâr sont restées déficientes jusqu'à la fin de la dynastie. Ce sont des corps d'armée formés et commandés par des officiers étrangers – brigade cosaque dirigée par des Russes en 1883 ou gendarmerie dirigée par des Suédois en 1911 – qui constituèrent les éléments les plus crédibles de la nouvelle armée unique, formée à partir de 1921.

Jusqu'au début du XXe siècle, le trésor royal, alimenté par les taxes reversées par les gouverneurs, n'était pas distingué des biens personnels du monarque. Les dépenses inconsidérées de ce dernier pouvaient servir le bien commun, mais rien ne pouvait en vérifier la bonne utilisation. Ainsi, les trois voyages en Europe de Nâseroddin Shâh occasionnèrent des dépenses considérables, qui furent en partie couvertes par des emprunts et par la vente de secteurs entiers de l'économie iranienne à des sociétés européennes. Les frustrations des réformateurs ont abouti à la Révolution constitutionnaliste, qui donnait notamment au Parlement, élu au suffrage universel masculin, le droit de contrôler tous les emprunts étrangers.

Les grands événements de la période

La première moitié du XIXe siècle a été marquée par les deux règnes de Fath-‘Ali Shâh

(1797-1834) et de Mohammad-Shâh (1834-1848). Le premier, qui eut plusieurs dizaines d'épouses et de concubines, laissa une descendance pléthorique qui fut, après une génération, une des causes de la décadence de cette dynastie. Le deuxième, qui prit un vizir soufi – Mirzâ Aghasi – laissa le souvenir d'un souverain tolérant et faible. Ces deux règnes furent marqués par deux traumatismes, les deux défaites devant l'empire tsariste et, à l'intérieur, la rébellion du Bâb.

Traumatismes des guerres russes

Le premier contact entre l'Iran Qâjâr et les nations européennes a eu pour enjeu l'accès à l'Inde, un élément extérieur à la Perse. Napoléon souhaitait en effet, à l'instar d'Alexandre, établir une voie terrestre à travers le Proche Orient et la Perse pour empêcher les Britanniques de s'établir en maîtres dans le sous-continent. L'alliance franco-persane aurait pu aboutir en raison de la menace russe au Caucase, dont Fath-'Ali Shâh voulait se préserver en trouvant un soutien militaire extérieur. Le traité franco-persan de Finkenstein (1807) fut suivi presque immédiatement par celui que Napoléon signa avec le tsar à Tilsit, laissant implicitement Téhéran aux Anglais, qui y envoyèrent depuis le golfe Persique une ambassade impressionnante. L'influence française n'était pas morte pour autant, puisque le prince héritier 'Abbâs Mirzâ, résidant à Tabriz, faisait appel à des officiers français pour moderniser l'armée. La langue française commençait du reste à devenir l'idiome principal des échanges entre la Perse et le monde extérieur et le restera un siècle et demi.

L'avance russe au Caucase correspondait à une période d'expansionnisme russe des deux côtés de la mer Caspienne en Asie centrale et en Arménie et Géorgie. Elle fut l'occasion de guerres conduisant au traité du Golestan (1813) puis de Torkmantchaï (1828). L'Iran abandonnait ses possessions caucasiennes et accordait aux sujets du Tsar – suivis bientôt par les ressortissants des autres pays européens – les droits capitulaires, c'est-à-dire l'extraterritorialité juridique et fiscale. Désormais, tout conflit entre un musulman iranien et un étranger sur le sol iranien devait être porté devant une juridiction consulaire où n'intervenait qu'un représentant du ministère iranien des affaires étrangères. C'était le début d'une longue période de pénétration et d'ingérence européenne. Cependant, pas plus en Perse qu'en Turquie ottomane, une colonisation directe n'a jamais eu lieu ; ce qui préservait un sentiment de souveraineté et d'identité.

Les guerres russes furent suivies d'un conflit avec les Anglais au sujet de la souveraineté sur Herat. Il s'agissait pour les Britanniques de tenir leur empire indien à l'écart de toute ingérence russe en maintenant une zone neutre, notamment l'Afghanistan, mieux protégée que la Perse. Les Iraniens durent reconnaître leur nouveau recul lors du traité de Paris signé avec les Anglais (1857).

Traumatisme de la révolte du Bab

Aux lieux saints de Mésopotamie où il continuait ses études religieuses, Seyyed Mohammad-'Ali, un jeune théologien né à Chiraz en 1819, fréquenta les milieux d'une école chiite tournée vers la mystique, les *sheykhi*. À une époque de profonde désillusion politique et sociale – après les guerres du XVIII^e siècle et les deux échecs successifs contre les Russes – un besoin diffus de salut millénariste se faisait jour parmi les Iraniens. On approchait des mille ans après l'Occultation du Douzième Imam, et les chiites, qui attendent son retour glorieux, étaient prêts à se tourner vers un signe libérateur. Mohammad-'Ali crut ainsi discerner en lui-même une telle vocation : il se présenta bientôt comme le « portail » – *bâb* – conduisant à l'Imam, avant d'avouer plus tard qu'il était l'Imam en personne. Sa prédication eut un certain succès parmi les ulémas, mais plus encore dans les masses rurales qui cherchaient à se libérer du joug oppressant de la monarchie et du clergé traditionnel. Le diplomate français Gobineau, qui arriva en Iran quelques années après l'écrasement de la révolte et l'exécution du Bâb (1850), donne, dans *Les religions et les philosophies dans l'Asie Centrale*, un tableau détaillé des violences entraînées par cette révolte.

Le clergé chiite, ébranlé par la naissance d'un schisme d'une telle ampleur, mit longtemps à se remettre de la défection de certains de ses membres les plus éminents et organisa systématiquement la lutte contre toute dissension. Il pourchassa sans pitié une religion syncrétiste et non-violente née des restes de la prédication du Bâb, le bahâ'isme, qui est encore aujourd'hui –

avec environ trois cent mille adeptes en Iran – la plus forte minorité non musulmane du pays.

La virulence du bâbisme, qui avait des causes sociales, se perpétua jusqu'au début du XXe siècle dans certains mouvements politiques radicaux, parfois dissimulé sous le manteau clérical malgré sa virulence contre l'absolutisme royal et l'obscurantisme des mollahs. Les religieux continuèrent à dénoncer les athées, franc-maçons, libertins et autres imitateurs de l'Occident ; autant de tendances réelles ou imaginées qui sapaient l'ordre traditionnel et contribuaient au mouvement de réformes politiques.

Grand règne de Nâseroddin Shah

En régnant de 1848 à 1896, Nâseroddin Shâh eut le règne le plus long de tous les souverains iraniens. Servi au départ par un habile ministre sorti d'un milieu humble, Amir Kabir, il limogea très tôt ce vizir devenu encombrant (1850) et le fit plus tard assassiner à Kashan. Nâseroddin Shâh gouverna en autocrate, parfois éclairé par d'intelligents conseillers. Son règne fut marqué par une avancée profonde, économique et culturelle, des Européens. Pour subvenir à ses fantaisies, notamment à trois voyages coûteux en Europe en 1873, 1878 et 1889, il n'hésita pas à vendre des pans entiers des richesses nationales à des sociétés étrangères : en 1872 il accorde ainsi au baron de Reuter – un Britannique fondateur de l'agence de presse qui porte son nom – le monopole des chemins de fer, des mines, de l'irrigation, de la banque, et divers projets industriels et agricoles. En 1890, il vend à un autre Britannique, Talbot, le monopole du commerce et de la manufacture des tabacs, soulevant l'indignation et la révolte. Le clergé chiite appuya fortement le refus populaire d'une nouvelle ingérence européenne et obligea le pouvoir royal à reculer en rachetant le monopole ; ce qui voulait dire de nouvelles dettes et un assujettissement plus grand encore aux Russes et aux Anglais bailleurs de fonds.

Esprit intelligent et cultivé malgré ses manières d'autocrate oriental, Nâseroddin Shâh fut un homme de son temps. Il encouragea l'acquisition des sciences modernes, accueillit les étrangers dans sa capitale, importa des techniques modernes comme la photographie, réforma l'État en créant des ministères. Il s'informait régulièrement des relations internationales et même s'il entra en conflit avec quelques réformateurs célèbres – tels Mirzâ Malkom Khân ou Seyyed Jamâloddin – il permit l'évolution de la Perse vers des formes politiques parlementaristes.

Révolution et guerre mondiale

Environ dix ans après l'assassinat de Nâseroddin Shâh, son fils Mozaffaroddin Shâh – roi âgé et malade – dut concéder le fameux rescrit d'août 1906 qui convoquait un Parlement. En quelques mois, la Perse devint une monarchie parlementaire, dotée d'une constitution où le suffrage universel masculin commençait à mobiliser de larges couches de la population urbaine. Il fallut plus de trois ans de luttes parfois sanglantes pour que la Constitution reste définitivement en place et que le deuxième Parlement se réunisse (1909-1911). Les éléments radicaux, influencés par la social-démocratie russe et européenne, avaient en réalité déjà laissé la direction politique à des élites liées à l'Europe et contrôlées par le clergé. Le jeune Ahmad Shâh, dernier souverain de la dynastie, homme timoré et cupide – qui régna de 1909 à 1925 – ne fit rien d'efficace pour reprendre en main le pouvoir et limiter les ingérences étrangères.

La première guerre mondiale permit d'aller plus loin en suscitant un sentiment de rejet violent des Russes et des Anglais, deux puissances qui s'étaient partagé la Perse en deux zones d'influence respectives, séparées par une large bande neutre. Leur ingérence, qui détourna la Révolution de son idéal démocratique, renforça par contre le nationalisme. D'importants mouvements militaires et des batailles eurent lieu sur le territoire persan, surtout au nord-ouest, entre la Russie et l'Empire ottoman. Au cours de la période de contrôle du gouvernement persan par les alliés, les Iraniens devinrent germanophiles et turcophiles. Les tentatives anglaises, notamment en 1919, pour mettre définitivement la main sur la Perse en profitant de l'éclipse russe, furent mises en échec par un sursaut patriotique.

Finalement la dynastie Qâjâr fut balayée, avec l'aide anglaise, par l'alliance d'un puissant militaire,

Rezâ Pahlavi, secondé pendant trois mois par un journaliste anglophile, Seyyed Ziyâoddin Tabataba'i. Devenu par étape ministre de la Guerre puis Premier ministre, Reza Pahlavi se fit proclamer shâh en 1925, fondant une dynastie qui dura un peu plus d'un demi-siècle. Il tenta de moderniser le pays par des méthodes autoritaires qui aboutirent parfois à retarder le véritable éveil de la population aux réformes. Il eut moins de succès que son homologue turc, Kemal Atatürk, pour lequel il éprouvait une grande admiration.

L'image que les Pahlavi ont cherché à donner des Qâjâr est celle d'une dynastie corrompue, décadente, qui livra le pays aux intérêts étrangers. Cette critique injuste tend notamment à occulter les nombreuses réformes qui furent commencées sous les Qâjâr, même si elles ne furent vraiment achevées que sous les Pahlavi, comme l'établissement d'un code civil, la réforme de l'armée nationale, l'organisation d'un système fiscal moderne et l'harmonisation administrative d'un pays profondément divisé par l'histoire et la culture.

Rencontre avec l'Occident, décadence d'une dynastie

On retiendra que la dynastie Qâjâr a permis à la Perse de s'ouvrir à l'extérieur : elle y fut contrainte par les ingérences – principalement russes et britanniques – mais elle s'y donna généreusement en envoyant vers l'Europe des étudiants, des diplomates et même les souverains entourés de leur cour. Les objections traditionnelles empêchant les chiites d'entrer en contact avec les chrétiens tombaient progressivement. L'influence de la religion fut largement balancée en Perse par des courants hostiles à l'islam, inspirés de philosophies humanistes et rationalistes, et par les idées laïques importées d'Europe.

L'enrichissement paradoxal de la Perse, qui avait été livrée au pillage des monopoles étrangers par des souverains peu respectueux des intérêts de la nation, vint du pétrole découvert à la fin du XIXe siècle mais réellement exploité à partir de 1908. L'accaparement, jusqu'en 1951, des ressources pétrolières par les Anglais, brida les facteurs de développement économique et technologique que cette richesse aurait pu apporter, laissant à l'État – en réalité à nouveau au monarque – une rente démesurée qui ne fit qu'éloigner la monarchie du peuple iranien.

Dans le domaine culturel, les historiens notent l'apparition sous les Qâjâr d'idées nouvelles, du désir de réforme et de l'influence occidentale. Les formes traditionnelles de la peinture furent profondément renouvelées. Quoique moins durable et originale que l'architecture safavide, l'architecture fut florissante, enrichie de couleurs nouvelles – notamment le jaune dans les briques émaillées – et de prestigieux monuments tels la mosquée Sepahsâlâr et le palais Golestan à Téhéran. Par son vêtement, sa culture traditionnelle, son langage fleuri, son goût pour le mélange culturel, l'homme de l'époque Qâjâr respectait mieux l'identité persane que l'homme en mal d'occidentalisation, superficielle et excessive de la période Pahlavi. Hélas, la faiblesse politique de la dynastie Qâjâr n'a pu maintenir cet idéal, rejeté plus tard comme ridicule. Après un demi-siècle d'occidentalisation forcenée, la révolution « islamique » de 1979 voit le rejet – un peu trop violent – de l'homme en costume cravate, au profit du clerc enturbanné. Celui-ci s'accompagne du retour quelque peu nostalgique des formes extérieures de la culture Qâjâr, à nouveau saluée officiellement pour réhabiliter ce que les Pahlavi avaient piétiné.

Yann Richard

Juillet 2002

Copyright Clio 2016 - Tous droits réservés

Bibliographie



Napoléon et la Perse
Iradj Amini
Fondation Napoléon, Paris, 1995



Trois ans à la cour de Perse
Docteur Feuvrier
Maloine-Imprimerie Nationale, Paris, 1906



Destinées persanes
Émineh Pakravan
Teheran, 1960



Journal de voyage en Europe du Shah de Perse en 1873
Naser ed-Din Shah Qa
Actes Sud - Sindbad, 2000



Une ambassade extraordinaire
Comte de Sercey
L'artisan du livre, 1928